

pas le dicton : " Grands parleurs, petits faiseurs. " Mais non, je veux croire que toutes ces rivalités dont on parle n'existent pas, et que nous finirons par former une société sérieuse qui travaillera, au moins quelques jours par an, à faire plus que la démonstration du 24 juin.

Cette démonstration annuelle a certes son bon côté, il faut la conserver, la perpétuer, mais nous ne devons pas nous en tenir là.

Il faut continuer notre belle histoire par des actes.

* * Comme chacun doit au moins donner un projet facile à réaliser, voici le mien, je le donne de la manière la plus concise possible.

Tous les ans, le 24 juin, la Société de Saint-Jean-Baptiste décernera des prix, (médailles d'or, d'argent, etc., (sommes de \$100, \$200 etc.,) aux auteurs :

- Du meilleur ouvrage sur l'histoire du Canada.
- De la meilleure poésie.
- Du meilleur roman.
- Des actes les plus courageux.
- Des actes les plus vertueux.
- Aux familles les plus nombreuses.
- On peut ajouter et choisir, mais je crois que ce projet ne serait pas mauvais.
- Ne pourrait-on pas l'étudier ?

Leon Leduc

LA FÊTE NATIONALE

On a dit : " Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, " ce qui plaît à première vue à cause de la forme poétique de cette phrase, mais je la traduis bien autrement ! Elle signifie : " Heureux les indifférents, car ils n'ont rien dans la tête. " Ceci n'est pas l'éloge d'un peuple.

L'histoire écrite du Canada, cette forêt touffue de belles et nobles actions consignées dans les livres, pourquoi existe-elle ? Parcequ'elle raconte nos travaux, nos idées, nos revers, nos triomphes. Et vous diriez, après l'avoir lue : " Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire ? " Ah ! non, jamais !

Pendant nos annales déroulent des événements parfois bien pénibles. Ne vaudrait-il pas mieux avoir eu un passé toujours égal, c'est-à-dire insignifiant ?

Devrait-on préférer la terre-à-terre de la vie, à l'honneur d'occuper dans l'histoire une situation qui nous a coûté des larmes, des souffrances et du sang ?

L'homme, la famille, la tribu, la nation, le peuple ne sont ici-bas que des lutteurs.

S'ils ne combattent pas, c'est un signe d'incapacité. Chaque individu, chaque groupe a sa mission à remplir, et cette mission ne consiste pas simplement à traîner le boulet de l'existence. Nous sommes destinés, tous, à de plus hautes fonctions. Honneur à ceux qui le comprennent. Posséder une histoire c'est n'être pas une personnalité vulgaire, et c'est encore mieux puisque c'est avoir fourni sa quote-part aux progrès de l'humanité.

Le récit des choses passées est sans intérêt dans le présent s'il ne repose sur le besoin qu'un peuple éprouve de s'éclairer et de marcher en avant. Tourner sans cesse dans le même cercle, refaire toujours une chose banale est insipide. Mais brasser à pleine main les idées et les souvenirs, c'est beau ! Créer par des efforts et des sacrifices une tradition héroïque dont l'admiration des lecteurs s'empare, c'est plus noble que la facile gloire, de ceux qui ont existé comme des enfants ou comme des marionnettes. Être sorti du grand nombre pour devenir quelqu'un ou quelque chose, n'est pas à mépriser. Si le siècle avance et que ce soit en partie grâce à vous, soyez-en fier. Pour les nations vigoureuses, pour les âmes d'élite, la part enviée est celle des promoteurs et des combattants. Êtes-vous de ceux là ? Oui, votre rôle est superbe. Non, cachez-vous ! Pas d'histoire pour les caractères mous.

" Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. " Ah ! que cela abaisse les hommes ! Nous retour-

nons ainsi à l'état d'insectes. Vouloir le bonheur en renonçant à notre dignité !

Le bonheur n'est pas dans la tête :
On peut être heureux quoique bête.

Sans doute ! Choisissez : tranquilles et stupides, ou combattants et progressants. Tranquilles, parce que vous n'avez qu'un bonheur vide. Stupides, parce que vous vous immobilisez.

Nos ancêtres, qui ne songeaient certainement pas à nous demander d'écrire leur vie glorieuse ou à se faire élever des monuments, travaillaient avec courage à fonder la Nouvelle-France ; leurs fils n'ont pas été moins actifs dans l'œuvre du développement du Canada. Sous deux drapeaux différents, ils ont, les uns après les autres, manifesté la valeur de notre race par des travaux qui sont à la fois l'héritage et l'honneur de leurs descendants. Soupçonnaient-ils que nous serions peut-être trop faibles d'intelligence pour les comprendre et continuer la tradition nationale, comme cela arrive si souvent dans les fils de famille qui ne sont plus de la force du père ? J'aime à croire plutôt qu'ils avaient confiance en nous.

Puisque nous avons recueilli la succession, notre devoir est de la conserver intacte ; plus que cela, de l'agrandir.

Tout annonce que les Canadiens-Français d'aujourd'hui se tiennent à la hauteur de ce noble rôle, qu'ils sont fiers du passé, qu'ils agissent dans le présent et qu'ils songent à l'avenir. Ils ont une histoire, ils en sont heureux, ils veulent la perpétuer par un patriotisme bien entendu et se montrer dignes des vaillants hommes qui tracèrent autrefois la route à l'élément français dans cette partie du monde. C'est le jour de la Saint-Jean-Baptiste que cette situation des esprits se manifeste le plus visiblement. La fête du 24 juin est une commotion nationale. C'est tout ce qu'elle produit, quelqu'un. Détrompez-vous ! Cet ébranlement répond à beaucoup de choses. Si nous avons oublié notre histoire, si parceque nous avons souffert, nous ne voulions plus soutenir la position d'un peuple actif, la Saint-Jean-Baptiste n'existerait pas. Plus de célébration nationale pour les races avilies ! Plus de réunions de frères parmi les esclaves ! Plus de grands projets dans les populations qui cèdent devant les obstacles ! Si nous étions l'Inde, l'Égypte ou la Pologne nous n'aurions pas de Saint-Jean-Baptiste. Mais nous sommes nous-mêmes et nous voulons l'être, quoiqu'il en coûte, tout comme nos ancêtres. C'est donc une parole de félicitation que j'apporte en ce moment et je dis à votre intention :

" Heureux le peuple qui continue une belle histoire. "

Benjamin Sulte

L'INCENDIE DE L'OPÉRA-COMIQUE

(Voir gravure)

UNE effroyable catastrophe, qui a jeté la consternation dans Paris, s'est produite il y a quelque temps. Le feu a détruit l'Opéra-Comique, et il ne reste plus de la salle Favard qu'un monceau de pierres calcinées.

L'incendie a commencé à neuf heures moins un quart, vers la fin du premier acte de *Mignon*. Une rampe de gaz, située au haut de la scène, a communiqué le feu à l'un des décors et l'incendie s'est propagé avec une incroyable rapidité. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, la galerie supérieure était embrasée et des torrents de fumée remplissaient la salle. Une panique épouvantable se produisit parmi les spectateurs ; heureusement les artistes sur la scène firent preuve d'un sang-froid admirable : M. Taskin s'élançant dans la salle supplia les spectateurs de ne pas perdre la tête : — Le feu vient de prendre, s'écria-t-il, mais il n'y a aucun danger ; sortez doucement.

Malheureusement, le décor qui brûlait tomba sur la scène. Ce fut le signal d'une bousculade terrible, d'un de ces assauts affolés où chacun se rue en avant en écrasant et pétinant tous ceux qui lui barrent le passage.

On avait éteint le gaz et seules les lampes de sûreté éclairaient cette horrible scène ; une fumée acre et épaisse avait envahi la salle et bientôt l'obscurité devint presque complète. Rien que des colonnes de fumée noire, zébrées de reflets rouges et de gerbes de flammes.

Au dehors, l'alarme avait été donnée aussitôt, mais les secours n'arrivèrent qu'au bout d'un quart d'heure, sous la forme de pompes à bras. Pendant ce temps, les flammes avaient gagné les couloirs et de chaque escalier s'élançaient des gerbes de feu. Toute issue était fermée, chacun chercha à se sauver par les toits. Les figurants, les machinistes, les habilleuses, courraient affolés sur la corniche qui surmonte le monument, faisant l'effet d'ombres fantastiques dans ce terrifiant décor. Heureusement, une escouade de pompiers arrivait et, s'emparant des échelles des gaziers, ces braves soldats les hissaient sur la marquise et commençaient le sauvetage.

Pendant ce temps le personnel, qui était en scène et les musiciens avaient cherché leur salut par un couloir souterrain ; mais, en arrivant devant la porte, ils la trouvèrent fermée. Heureusement, un courageux citoyen, entendant leurs cris de détresse, s'empara d'une barre de fer servant à fermer une devanture et parvint à enfoncer la porte.

Une foule énorme commençait à se masser aux abords du théâtre incendié.

Un service d'ordre fut organisé à la hâte par M. Guillot, officier de paix du deuxième arrondissement, qui précisément avait assisté au commencement de la représentation.

Bientôt arriva la pompe à vapeur de la rue Jean-Jacques-Rousseau, puis celle de la rue de Rom. Des échelles de sauvetage furent dressées contre les murs. A ce moment, les balcons de pierre se garnirent d'une quantité de femmes décollées et d'hommes en habit. Les femmes, les bras nus, en l'air, poussaient des cris déchirants.

En quelques instants, le toit est embrasé et les flammes surgissent, jetant une terreur indicible dans tout le quartier.

Rue de Grammont, n° 28, un locataire affolé essaya de sauter dans la rue et vient se briser sur le pavé.

De tous côtés les secours arrivaient avec une grande rapidité, et les pompes à vapeur de l'état-major, de la rue Château-London, et de la place Denfert-Rochereau se mettaient en batterie dans la rue Grammont, sur la place de la Bourse, dans la rue du Quatre-Septembre et sur les grands boulevards.

A onze heures et demie, les pompiers ont retiré des décombres un malheureux machiniste qui s'était évanoui et trois pauvres femmes qui s'étaient blotties sur le toit, paralysées par la terreur. Sur la place de l'Opéra, la violence de l'incendie empêchant d'appliquer au mur l'échelle de sauvetage, les sapeurs l'ont assujettie avec des cordes qu'ils ont fait tenir à des gardiens de la paix, et ils n'ont pas hésité à monter ainsi jusqu'au faite de l'édifice. Pendant toute la nuit, ils ont exécuté cette dangereuse manœuvre qui, heureusement, s'est effectuée sans accident.

A trois heures du matin, on était maître du feu ; mais le bâtiment s'effondrait avec un bruit épouvantable. On a jusqu'ici constaté une cinquantaine de morts. Il y a plus de cent blessés qui ont été, en majeure partie, transportés à leurs domiciles par des fiacres qu'on a réquisitionnés. On dit qu'un caporal pompier qui était monté sur le toit est tombé dans le foyer de l'incendie, et qu'un autre sapeur est presque asphyxié.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il faut sans cesse prêcher aux peuples les bienfaits de l'autorité et aux rois les bienfaits de la liberté. — Mme DE MAINTENON.

Comme les engins de nos usines, la machine humaine a sa limite de force ou de charge qui, pour ne pas s'exprimer en chiffres, ne veut pas davantage être dépassée. — G. M. VALTOUR.

Il y a des tendances auxquelles on n'échappe pas. Toutes les fois que trois Français se trouveront réunis, un salon se créera, pourvu que l'un des trois Français soit une Française. — E. HERVÉ.